La sonnette de la porte d'entrée retentit à minuit, l'heure à laquelle la maison était plongée dans le profond silence de la nuit, où le moindre bruit se trouvait amplifié. Tout le monde dormait, y compris moi. La sonnerie fit l'effet d'un coup de canon assourdissant qui, de l'entrée, se propagea jusqu'à notre chambre. Je n'avais pas entendu la première sonnerie, tant j'étais dans l'inconscience du sommeil. Ou peut-être l'avais-je entendue, mais en rêve alors. Au second coup de sonnette, j'ouvris les yeux. Mon regard s'arrêta sur la nuque de Tom. Le bruit de la sonnette ne l'avait pas réveillé. Même un ouragan ne pouvait le réveiller. Quant à moi qui suis mère, comme toutes les mères, je ne peux m'offrir le luxe d'un sommeil profond.

Je me retournai et me mis sur mon séant.

Les gros chiffres rouges du réveil indiquaient minuit. À l'exception d'un rai de lumière qui pénétrait par les stores, la pièce était plongée dans l'obscurité. Je repoussai les draps et me dirigeai vers la fenêtre. Je jetai un coup d'œil derrière moi, mais Tom restait fermé au monde.

Je me trompe peut-être, mais il y a tout à parier que quand on sonne à votre porte à minuit, ça n'apporte en général rien de bon.

Ce que je veux dire, c'est qu'à cette heure, les voisins ne viennent pas vous emprunter un peu de sucre, et les enfants du quartier ne se présentent pas pour jouer avec les vôtres. Presque toujours, les nouvelles seront mauvaises, et donc mes nerfs de mère furent immédiatement à vif.

J'étais en train de tourner la baguette qui ouvre les stores quand on sonna une troisième fois. Les lattes de bois se mirent lentement à l'horizontale, laissant passer un petit rayon de lune. La faible lumière du dehors donnait à la moquette sous mes pieds une teinte gris délavé.

Notre chambre est au premier étage et donne sur l'allée. C'est une grande allée pavée, en demi-cercle : les voitures entrent d'un côté et sortent de l'autre. Un projecteur installé au-dessus du garage l'éclaire. Je me mis sur la pointe des pieds pour voir ce qui se passait en bas. Trois voitures noires étaient alignées le long de la courbe. Des SUV rutilants aux vitres teintées. Je n'ai jamais été fan de voitures, alors pour moi, les marques et les modèles sont plus ou moins interchangeables. Tom, au contraire, en un coup d'œil, il sait tout sur une voiture ; il peut vous renseigner sur chaque détail, y compris sa puissance, la taille du bloc-moteur et à combien elle est évaluée dans la revue *Motor Trend*. Mais ce qui m'inquiétait, ce n'était pas de savoir si ces voitures étaient des Ford, des Chevrolet ou autre chose. Ce qui m'import-

tait, c'était le groupe d'hommes en costume sombre qui se tenait debout dans la lumière du projecteur.

— Tom, appelai-je d'une voix basse et retenue, comme si les hommes dehors pouvaient m'entendre.

Mon mari ne bougea pas.

— Tom !

Cette fois, il émit une sorte de grognement à peine audible, la moitié de son visage enfouie dans l'oreiller. Mais il ne remua pas.

— Tom, il y a des gens dehors, dis-je en élevant légèrement la voix.

— Qui ça ? demanda-t-il en se mettant sur le dos.

— Je ne sais pas.

— Je n'ai rien entendu, chérie.

— Il y a des voitures dans l'allée.

Il soupira comme il le fait quand il trouve que je dramatise. Il se souleva sur un coude et sa poitrine nue se trouva zébrée par le clair de lune. Il se dirigeait pesamment vers la fenêtre quand la sonnette retentit pour la quatrième fois. Tout de suite après, de violents coups qu'on entendit jusqu'à l'étage ébranlèrent la porte.

Tom s'arrêta net.

Nous échangeâmes un regard.

Il s'approcha de la fenêtre et se tint debout près de moi.

— Bizarre, dit-il, très bizarre.

— On devrait appeler la police ?

— Pas encore.

Tom enfila un tee-shirt et un pantalon de jogging.

Je vis dans un coin du placard le coffre-fort où il

gardait son revolver. Il n'alla pas l'ouvrir et ne regarda même pas dans cette direction.

— Où vas-tu ?

— Eh bien, je vais aller leur ouvrir.

— Ça m'inquiète. J'appelle le 911.

— Non, n'appelle pas la police. Pas encore. Mais garde le téléphone sous la main. Si ces gens cherchaient à nous cambrioler, ils ne sonneraient pas à la porte. Calme-toi une minute et laisse-moi aller voir ce qu'ils veulent.

Je n'étais pas contente. Le 911, c'est notre meilleur ami, à nous les femmes. J'attrapai une robe de chambre dans mon placard, saisis le téléphone sur la table de nuit de Tom et sortis précipitamment de la chambre. Depuis le couloir, je voyais la silhouette de Tom sur le palier, en bas de l'escalier.

— Fais attention, murmurai-je aussi fort que la situation le permettait.

Il y eut d'autres coups violents frappés à la porte, suivis de cris « FBI ! »

Je sentis mon cœur s'affaïsser.

Tom était à quelques pas de la porte. Il s'arrêta et me jeta un bref regard par-dessus son épaule. Il alluma une lampe près de la porte.

Pour la première fois, je pensai aux enfants. Josh et Ashton dormaient à l'autre bout du couloir. J'entendis le bruit léger d'une porte qui s'ouvrait sur la moquette et Josh apparut dans le couloir en pyjama.

— Qu'est-ce qui se passe, maman ?

— Rien, mon chéri, retourne au lit.

— Pourquoi on sonne ?

— Papa s'en occupe.

— Il s'est passé quelque chose ?

— Bien sûr que non. Ferme ta porte et retourne te coucher.

Il me regarda en plissant les yeux, se les frotta, puis, à contrecœur, regagna sa chambre. J'entendis le clic de la porte qui se refermait. Du haut des marches, je devinais la cuisine, plongée dans l'obscurité. Quelque chose accrocha mon regard, un mouvement bref, puis je perçus un point lumineux à la fenêtre de la cuisine. Muni d'une lampe électrique, quelqu'un escaladait les buissons. Le faisceau de la lampe dessinait un motif sur le mur de la cuisine. Je sentis mon estomac se contracter.

Tom se tenait dans l'entrée.

— Tom, il y a quelqu'un derrière la maison !

Il avait la main sur la poignée de la porte et regardait au-dehors par l'une des fenêtres qui encadraient l'entrée.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je d'une voix tremblante.

Il ne répondit pas.

Puis j'entendis du bruit derrière la maison. D'autres torches électriques. Je me précipitai dans l'escalier et restai figée à mi-chemin, les deux mains agrippées à la rampe. Des lampes brillaient, se déplaçaient... La lumière projetait des ombres sur les murs et entre les pieds des meubles. Je voyais des silhouettes obscures contre les vitres.

— Tom, j'appelle la police.

— Non, Brynn, reste où tu es.

— FBI ! Ouvrez !

Tom tourna la clé dans la serrure.

— N'ouvrez pas, insistai-je.

Tom m'ignora et ouvrit la porte. Je retenais mon souffle. Éclairés à contre-jour par les phares des quatre-quatre, plusieurs hommes se tenaient devant la porte.

— Tom Nelson ? demanda le grand qui se trouvait devant les autres.

Il avait des cheveux noirs coupés court, partagés par une raie impeccable.

Tom acquiesça :

— C'est moi.

L'homme présenta son badge :

— Agent spécial Leonard Chapman, FBI.

Tom jeta un œil sur le badge :

— De quoi s'agit-il ?

Les trois hommes qui accompagnaient Chapman présentèrent à leur tour leur badge :

— Voici les agents Price, Welsh, et Byron. Nous aimerions vous parler, monsieur Nelson.

— C'est le milieu de la nuit. Quelle que soit la raison qui vous amène, ça ne peut pas attendre ?

— En fait, non.

Tom se gratta derrière l'oreille. Il regarda chacun des agents, puis se pencha pour voir, derrière Chapman, la rangée des voitures dont le moteur tournait au ralenti.

— Je ne comprends pas, dit Tom en haussant les épaules. Pourquoi est-ce que le FBI viendrait frapper

chez moi à minuit ? Il y a une chasse à l'homme en ce moment ? Quelqu'un s'est évadé de prison ou quoi ?

— Monsieur Nelson, nous avons un mandat d'arrêt contre vous.

J'étais certaine d'avoir mal entendu. Je fis un pas en avant, l'oreille tendue pour mieux les entendre.

— Pardon ? fit Tom

— Pouvons-nous entrer s'il vous plaît ? dit Chapman, et son geste, déjà, se faisait autoritaire.

Tom avait une main sur la porte et s'en servait pour leur bloquer partiellement l'entrée. L'un des agents sortit un revolver noir. L'agent spécial Byron.

— Je vous en prie, monsieur Nelson, dit Chapman. Expliquons-nous à l'intérieur.

Je ne pouvais pas voir tout ce qui se passait, mais je percevais clairement un changement dans le ton de la voix de Tom. Mon mari est l'homme le plus zen que je connaisse. Je suis parfois convaincue que c'est de l'eau glacée qui coule dans ses veines. Personne ne gère mieux que lui le stress ou les situations tendues. Ce trait de caractère fait que sa carrière à Wall Street, si stressante justement, surtout à notre époque, lui convient à merveille. Je ne sais pas d'où ça lui vient mais il exsude toujours le calme le plus parfait. Tom est mon roc, et donc, quand je remarquai ce presque imperceptible tremblement dans sa voix, je sentis mes genoux faiblir.

Les agents fédéraux l'entourèrent.

Chapman sortit son talkie-walkie et dit :

— Repliez-vous, nous le tenons.

Price alluma et fit entrer ses collègues par la

porte du patio, derrière la maison. Nous fûmes tout à coup encerclés. Il y avait parmi eux une rousse aux cheveux courts en épis, vêtue d'un jean noir et d'un manteau de sport. Elle était très jolie mais elle avait l'air tout aussi menaçante que ses homologues masculins.

Tenant ma robe de chambre d'une main, je m'approchai pour me mettre aux côtés de mon mari.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

— Madame Nelson ?

Je fis oui de la tête.

— J'ai un mandat d'arrêt contre votre mari pour le meurtre d'un agent fédéral.

C'était comme si une tempête s'était abattue sur moi. Je demeurai muette, frappée de stupeur. Je vis le sang se retirer du visage de Tom.

— C'est une plaisanterie, non ? parvint-il à articuler.

— Absolument pas.

L'agent spécial Price se précipita pour le menotter et Chapman entreprit de lui lire les droits *Miranda*, selon lesquels il n'avait pas à s'incriminer lui-même et qu'il avait le droit de ne rien dire en l'absence de son avocat. La femme nous foudroyait d'un regard qui semblait capable de faire fondre le métal. Elle avait des yeux verts étincelants.

— C'est une erreur, balbutiai-je.

Ils m'ignorèrent.

— Vous l'accusez de meurtre ? Mon mari n'a jamais fait de mal à personne. C'est de la folie !

Tom se tenait là, les mains menottées dans le dos.

Il me regarda et ses yeux s'emplirent soudain de peur. Un regard que je ne lui avais jamais connu. De ma vie, je n'avais subi pareille épreuve.

— Tom ? Qu'est-ce qui se passe ?

Il était pâle comme un linge. Il respira profondément et dit :

— Je ne sais pas.

— Pourquoi est-ce qu'ils te traitent comme ça ?

— Ça va s'arranger. Ne t'inquiète pas pour moi, d'accord ?

J'essayai de le toucher, de le prendre dans mes bras, mais les agents formaient un barrage autour de lui, empêchant tout contact entre nous. Le chaos s'était emparé de la maison qui résonnait soudain au son des téléphones portables et des voix dans leurs radios.

L'instinct maternel me fit frissonner et je me retournai. Je vis les enfants en haut de l'escalier, serrés l'un contre l'autre. Josh, notre fils de huit ans, et Ashton, le petit de quatre ans. Ashton se tenait derrière son grand frère, son doudou serré dans sa petite main.

— Josh, dis-je, empêche-le de voir ça ! Emmène ton frère dans ton lit. Je monte dans une minute !

Josh hésita, hypnotisé par les bruits et la vue de son père arrêté par ces inconnus armés.

J'élevai la voix :

— Tu m'as entendue ?

Il fit enfin oui de la tête, prit son frère par la main, et tous deux disparurent derrière la porte de sa chambre.

On faisait sortir Tom de la maison.

— Oh mon Dieu !

Je fis un effort pour contourner l'agent bâti comme une armoire à glace qui bloquait la porte.

Il étendit le bras pour me barrer le passage :

— Désolé.

— Rien de tout ça n'est vrai ! C'est impossible !

Je m'efforçai de voir Tom que Chapman tenait par le bras. Ils l'embarquèrent dans l'une des voitures officielles. Je bataillai pour atteindre la porte, pour l'appeler, mais ils me barrèrent de nouveau le chemin.

Rassemblés devant la porte ouverte de la voiture, plusieurs agents parlaient en gesticulant. Chapman claqua la portière arrière. Dans la faible lueur de l'éclairage intérieur, j'aperçus Tom sur le siège arrière.

Toute cette agitation avait fait sortir quelques voisins de leur lit. La présence des agents fédéraux et les gyrophares étaient certainement plus excitants que ce à quoi notre ennuyeux quartier du New Jersey les avait habitués. Les commérages juteux iraient bon train pendant des mois.

Chapman monta dans la voiture et claqua la portière. Ils étaient dans le second des trois SUV. Le premier des trois véhicules sortit de l'allée, suivi de près par celui où se trouvait Tom. Je les regardai s'éloigner, puis je les perdus de vue.

Le cauchemar avait commencé.